

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 31

Artikel: Le garde-champêtre : pochade enfantine en un acte : [suite]
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sant de cet immense déploiement, respirant cet air pur, me repaisant de mes rêveries, me nourrissant de mes sensations, en un mot, retrem-pant toutes mes facultés émoussées par les futilités du monde, par les riens dont la vie se compose.

» Je l'ai dit parce que je l'ai éprouvé ; ces divers points de perfection parsemés devant nous, ce théâtre de magnificence tout étendu sous nos yeux, forment comme une avant-scène, comme une haute trahison entre ce monde matériel et le monde invisible, entre le monde qui passe et celui qui sera immuable ; c'est un portique qui s'ouvre sur l'éternité. Peut-être fallait-il, pour pouvoir se faire quelque faible image d'un avenir sans bornes, pour se former quelque idée incomplète d'une existence sans fin, fallait-il que nos regards eussent été délectés pendant quelques temps du spectacle de ce magnifique bassin, entouré d'un triple rang de montagnes, d'une double chaîne de ces Alpes qui en laissent toujours entrevoir d'autres, en font toujours pressentir de nouvelles... »

Bal costumé.

Dans une lettre écrite de Lausanne, le 19 mai 1816.

« ... Je voudrais être peintre comme vous pour vous satisfaire au sujet du bal de M. Temminck. »
 Je vous crois avoir déjà dit que la chose avait été manquée dès l'origine par le peu de connaissance qu'a le public de Lausanne des usages du plaisir, et le peu de fortune qu'il y peut consacrer. Quand il fut question de cette fête on put s'apercevoir que le susdit public ne mettait aucune différence entre un bal masqué et un bal costumé, et j'eus beau dire à ceux qui se faisaient un embarras de ce qu'ils auraient à discourir ou à chanter, que l'on ne chantait et discourait que dans un bal masqué et qu'il n'y aurait pas de masques dans cette occasion ; ils voulaient absolument montrer leur esprit, lorsqu'on n'exigeait que de montrer du goût.

» Un bal costumé est une permission ou une occasion de se faire voir sans crainte du ridicule, de la manière que l'on croit la plus avantageuse au développement de sa figure ou de sa physiologie, et de là vient le choix ordinaire des personnages historiques avec lesquels on a plus ou moins de ressemblance, ou des habillements les plus propres à faire valoir les charmes ou à cacher les défauts du corps.

» Le bal masqué autorise les écarts de la gaieté, le bal costumé exige la plus grande décence ; voilà pourquoi vous m'avez si fort scandalisé en

me demandant si le cardinal Golowkin ne se promenait pas avec la religieuse Van Muyden ? Ces deux costumes, qui sont convenables dans un bal costumé, seraient indécents dans un bal masqué, où il ne peut y avoir de plaisanterie que pour les personnages plaisants de leur nature. M^{me} de Cottens, en folie, était tenue à être folle jusqu'au jour ; M. Van Muyden-Bugnon, en abbé de l'Atteignant, pouvait rire avec elle ; mais un cardinal et une religieuse qui auraient eu l'air de les remarquer, n'eussent été bons qu'à être chassés du bal. Le prince royal était en uniforme et en cordons, de sorte que lorsque je m'approchai de M. Polier, pour le prier d'assurer Son Altesse royale que je n'élèverais aucune des difficultés d'usage pour la première place à table ou la droite au passage des portes, bien que ce fût une plaisanterie, elle ne sortait ni de la gravité convenable, ni de l'esprit d'un rôle qui m'égalisait en quelque sorte au prince et donnait aux assistants la mesure de ce qu'on peut risquer en pareille occasion, aussi le prince me fit-il une belle révérence et M. Polier m'assura-t-il que *Son Altesse royale avait toujours été persuadée de l'affection de Son Eminence.*

» Quand le bal costumé est traité de cette sorte, il offre un tableau historique des mœurs, des usages et des siècles qui est d'un grand intérêt et d'une haute instruction. Il semble voir une galerie de tableaux à laquelle le Ciel accorde tout-à-coup le mouvement et la parole. On aime, parmi les personnages graves, à rencontrer de jeunes filles, de jolies femmes, qui ont été chercher dans quelques contrées de l'Italie, de l'Espagne ou du Nouveau-Monde, la permission d'arborer un jupon court et des cheveux flottants ; cette légèreté momentanée jointe au maintien de la pudeur développe leurs charmes sans nuire à leur réputation. On a horreur au contraire de cette sale économie, qui fait qu'une femme du monde emprunte les vêtements de sa cuisinière et pour en mieux maintenir l'état renonce à ses bonnes manières accoutumées. M^{me} Steiguer-Lapotterie était si vulgairement Bernoise, que les uns la prenaient pour une bonne d'enfants qui, à la faveur du bal, s'était emparée d'une place dans la salle, et que la plupart des étrangers s'obstinèrent à la prendre pour un garçon déguisé en fille.

» Au reste, le bal était manqué sous tous les rapports d'intention. La quantité de demoiselles économiquement vêtues en paysannes et de messieurs parcimonieusement habillés en uniforme, lui donnait tout l'air d'un bal de filles à l'époque d'un renouvellement de garnison, de

sorte que Constant Rubens et sa seconde femme Golowkin-Ximénès, Chavannes de la Borde-Blondel et deux ou trois personnages convenablement costumés avaient l'air de gens qui s'étaient fourvoyés ou qui, par un oubli ou un malheur inconcevable, s'étaient hasardés en mauvaise compagnie.

» Un autre inconvénient, mais qui ne pouvait être saisi que par des personnes habituées aux plaisirs des grandes capitales, venait de la magnificence et de la profonde ignorance des jeunes Anglais. Ils avaient laissé aux modistes de Genève le soin de leurs costumes et il en était résulté des habits de toutes les couleurs, couverts de pailloons et auxquels elles avaient donné les noms les plus incohérents. Le beau M. Cury avait une dalmatique bleue et or, surmontée d'un court manteau rose blanc et argent, avec un large pantalon de Florence bleu et un haut turban blanc-rose et argent, et il venait, avec toute l'audace de l'ignorance, vous dire qu'il était un ancien prince de Galles. Ces messieurs rappelaient ces masques de Paris, payés par la police pour rendre la foule plus brillante, que l'on habilte avec les oripeaux des mélodrames, et qu'en bonne compagnie on appelle des *chic-en-lit*.

» Voilà, mon cher ami, tout ce je puis vous conter de cette fête, à laquelle vous attachez un si grand intérêt et où je n'ai vu de véritable gracieux que la manière d'envoyer les femmes à table et de les y placer moyennant une distribution de fleurs, auxquelles pendaient des devises pleines d'esprit et de goût. »

Mais maman !... — Au bal, entre mère et fille :

— Regarde comme les sœurs E... ont l'air modeste.

— Que tu es bonne ! maman, elles posent pour les longs cils.

Pour la bonne règle. — Une de nos municipalités a confirmé dans ses fonctions son secrétaire, qui craignait depuis plusieurs mois d'être remercié. Aussi étonné que content, de cette confirmation, il s'écrivit à lui-même la lettre suivante, qu'il fit signer au syndic :

A monsieur ...

Nous avons le plaisir de vous annoncer que, dans sa séance du 18 courant, la municipalité vous a confirmé dans vos fonctions de secrétaire municipal.

Agrérez, monsieur, l'assurance de notre haute considération.

SCÈNE IV

LE PÈRE MARS — CÉLESTINE

LE PÈRE MARS (*entrant et faisant le salut militaire*). — Serviteur, mademoiselle... Mame Michu est point là ?

CÉLESTINE. — Elle va rentrer tout à l'heure... Prenez la peine de vous asseoir une seconde. (*Elle lui tend un escabeau et sort par la porte de la rue.*)

LE PÈRE MARS, *s'asseyant (Il regarde autour de lui en effilant sa moustache)*. — Eh ! ben, on me plante là !... Moi qui venait faire un brin de causerie avec la marchande... Une bien brave femme, c'te dame Michu !... Ah ! si ma défunte moitié avait été comme elle, j'aurais point eu la chienne de vie que j'ai menée !... Bon sort de bon sort, m'en a-t-elle flanqué des calottes ! Et en veux-tu et en voilà ! Pif ! paf ! clic ! elac ! et re clic ! et re clac !... Un vrai feu de tirailleurs, quoi !... Mame Michu a la main leste, elle aussi, mais pour l'ouvrage uniquement... Oui, elle serait la digne femme d'un garde-champêtre tel que votre serviteur. (*On entend dans l'arrière-boutique un affreux tintamarre de quincaillerie et de vaisselle qui se brise. Effaré, le père Mars court à la porte et se heurte à Mme Michu.*)

2 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Le garde-champêtre

Pochade enfantine en un acte¹

PAR V. F.

SCÈNE III

FINOT et CÉLESTINE

FINOT (*les reins ceints d'un tablier de jardinier et ayant sous le bras un paquet enveloppé d'une toile, entre en coup de vent*) : — Ce n'est que moi...

CÉLESTINE (*riant*). — Ça se voit bien !

FINOT. — ... Moi et mon uniforme d'amiral. (*Il défait son paquet, en tire une tunique écarlate, une épée, une ceinture, un bicorne à plumache blanche et s'affuble de tout cela, avec l'aide de Célestine.*)

CÉLESTINE (*battant des mains*). — Que tu es beau !... Mais pourquoi fais-tu l'amiral ? Ils ne possèdent pas de flotte, à Epalinges.

FINOT. — Ça, c'est vrai, en fait de vaisseaux de guerre, ils n'ont que des cuiviers à lessive. Mais je

¹ C'est par erreur que nous disions « en deux actes » dans notre numéro du 25 juillet.

ne pouvais me faire général : c'est le gros Niollu qui a pris l'emploi, il commande l'armée des chasseurs de cancoires. Et la place de maréchal des ramasseurs de pives est aussi occupée : Marc au régent s'en est emparé sans ma permission. Il ne me restait ainsi qu'à me faire amiral, amiral des lessiveuses... Ah ! mais, j'oubliais mon plus bel ornement ! (*Il sort de sa poche un nez de carton avec une grosse moustache, qu'il s'ajuste.*)

CÉLESTINE. — Oh ! non, pas ça ! tu es affreux !

FINOT (*allant et venant en roulant des yeux terribles*). — Jamais belle moustache ne gâta beau visage, ma mie : c'est l'insigne suprême de la puissance et du commandement !

CÉLESTINE. — Tu ressembles au père Mars.... Mais, dis-donc, qu'est-ce que je figurerai, moi, qu'est-ce que je me mettrai ?

FINOT. — Tu emprunteras les plus belles nippes de mademoiselle Spritzig, tu te mettras des falbalas, des tralalas, tu seras la marquise de Carabas.

CÉLESTINE (*sautant de joie et battant des mains*). — La marquise de Carabas ! Je me ferai belle comme une reine.

FINOT. — Tâche d'avoir tes affaires ce soir, je viendrai voir comment ça te va ; en attendant, je dépose mon uniforme dans l'arrière-boutique.

CÉLESTINE. — Mais je ne puis pas laisser ainsi le magasin.

FINOT. — Fais-le garder par le père Mars : je l'entends qui vient. (*Il sort par l'arrière-boutique.*)

PLUS QUE LES AUTRES

Du *Figaro*, signé de *Femina* :

Une grosse voiture passe dans la rue ; sur ses panneaux, luisants de vernis, je lis que tel magasin est « le plus vaste du monde ». Dans le journal que je viens d'acheter et qui, s'il faut l'en croire, est « le plus grand journal du matin », j'ai appris que certain théâtre est le plus frais des théâtres, certaine boisson la plus hygiénique des boissons, certain chapeau le plus léger des chapeaux... Hier, j'écoutais une discussion littéraire : il s'agissait de prouver qu'un poète avait plus de talent que tous les autres poètes.

Ces procédés de réclame ou d'admiration me fâchent. Ne s'adressent-ils pas, et sans ménagement, à la sottise qu'on nous suppose à nous, le public ? Sommes-nous donc incapables de goûter l'agrément, l'utilité, la beauté, l'importance d'une chose, si d'abord elle ne nous a donné l'illusoire certitude qu'elle est plus agréable, plus grande, plus parfaite que toutes les choses similaires ? N'avons-nous pas un jugement précis et sûr, une susceptibilité assez vive, qui nous permette d'apprécier à leur valeur, et sans le secours de comparaisons dénigrantes, la commodité d'un magasin, l'information d'un journal, la température d'un théâtre, le poids d'un chapeau et les vers d'un poète. Faut-il que nous pensions que tout cela est « mieux » avant de découvrir que c'est « bien » ? Pour qui nous prend-on ? Je vous le dis, on nous prend pour des sots et on ne se trompe guère. Elles ont raison ces réclames et elles sont efficaces ces discussions qui tendent à établir la suprématie d'un talent, elles atteignent en nous le point qu'elles visaient.

*

Quelques personnes ont assez d'audace, de liberté d'esprit, des goûts assez sincères et actifs pour oser choisir elles-mêmes l'objet de leur effort, de leur admiration ou de leur plaisir. Mais ce sont de rares et brillantes exceptions. La foule, plus modeste et défiant de soi, borne son désir. Elle veut, simplement, en toute occasion, obtenir « ce qu'il y a de mieux ». Humble désir, touchant aveu d'impuissance !... Vouloir ce qu'il y a de mieux, c'est déclarer ouvertement que, tout seul, on ne pourrait distinguer ce qui s'adapte avec exactitude à ses besoins, ni apercevoir la beauté intrinsèque de ce qu'on regarde : c'est se reconnaître indigne de juger et de choisir.

Comment savoir où il faut mettre sa confiance,

SCÈNE V

M^{me} MICHU — LE PÈRE MARS

Mme MICHU (*un panier de poireaux au bras*). — Eh bien, vous en faites un sabbat à vous tout seul ! (*Regardant autour d'elle*). Mais vous n'avez rien cassé, c'est l'essentiel.

LE PÈRE MARS (*jetant un coup d'œil inquiet du côté de l'arrière-boutique*). — Parfaitement, c'est l'essentiel.

Mme MICHU (*s'asseyant, son panier sur les genoux*). — Vous n'avez pas vu les chats de mademoiselle Spitzig ?

LE PÈRE MARS. — Non, je fréquente point ces créatures ?

Mme MICHU. — Leur maîtresse voudrait leur donner le mou que j'ai rapporté de la boucherie, mais pas moyen de les trouver... A propos, êtes-vous pressé ?

LE PÈRE MARS. — Moi ?... non.

Mme MICHU. — Eh bien, vous allez me donner un coup de main... Célestine est libre pour ce soir ; je lui ai permis de se préparer pour une mascarade, où elle va le jour de l'an avec Finot. Il paraît que c'est son cousin, c't haricot-là... Tenez, mettez-vous là. (*Elle lui montre une escabelle devant elle*).

LE PÈRE MARS. — Que faut-il que je fasse ?

à quoi il convient d'accorder son admiration ? Ce n'est pas facile, on peut se tromper... Mais si parmi les œuvres, les objets et les individus on vous en désigne un, non comme parfait, mais supérieur à tout ce qui lui est analogue, vous voici bien tranquille ! La comparaison victorieuse que l'on vous présente toute faite détermine votre sympathie, suscite votre enthousiasme, et vous aurez enfin une certitude de tout repos !

Le souci de « dépasser » fausse, déforme, atrophie beaucoup d'individualités secondaires et il explique les contradictions, les ruptures de continuité, les fléchissements qui étonnent chez les individualités puissantes.

On ne dépasse que si l'on a suivi. Il ne faut pas suivre trop longtemps. L'homme doit choisir son chemin et sa vie. Le moyen, ce n'est pas de se comparer, mais de se regarder. Si, lorsqu'on veut se faire une place, on songe d'abord aux places qu'occupent les autres au-dessus ou au-dessous de soi on est en état d'esclavage. Le désir de primer, cette passion des étiquettes, des classements, attente comme nulle autre à l'originalité et à la liberté. Et quel enfantillage ! L'envie d'avoir plus de succès que l'un, une situation plus importante que l'autre, l'humble envie de monter sur l'estrade et de recevoir ce prix — ce prix qu'un fort en thème stupide, un favorisé paresseux ont reçu avant nous et recevront après — cette envie-là, c'est un reste des préoccupations qu'on avait au collège. Au collège, c'était gentil, mais ensuite...

Dira-t-on que toute l'existence est une compétition, qu'il faut dépasser ou être dépassé, que chacun ne peut avoir sa place au soleil, que s'il la conquiert sur une autre, et qu'il est bien obligé de songer à cet autre et à cette place ? Peut-être cela est-il vrai dans la pratique... Encore n'en suis-je pas persuadée ; il y a place pour plus de gens qu'on ne croit à la bonne lumière du soleil....

Et *Femina*, mesdames, brille à celle du *Conteur*.

Encore un exemple d'émulation :

On sait que la campagne est ouverte aux Etats-Unis pour l'élection d'un président. Les candidats se dessinent : Taft d'un côté, Bryan de l'autre. Les ovations ayant accueilli le premier ont duré quarante-cinq minutes. Le bruit s'en étant répandu, les partisans du second qui se réunissaient peu après, voulant battre le record et « faire plus que les autres » applaudirent et hurlèrent pendant une heure et quart.

Mme MICHU. — Remplacer Célestine un petit moment... Ça ne vous offense pas ?

LE PÈRE MARS. — Du tout, mame Michu, du tout !

Mme MICHU. — Bon, tendez-moi les bottes de poireaux, que je les ficelle.

LE PÈRE MARS (*saisissant un faisceau de poireaux et le tenant à deux mains, tandis que Mme Michu y donne un tour de lacet*). — Voilà, voilà.... Mame Michu !

Mme MICHU. — Monsieur Mars ?

LE PÈRE MARS. — Je voudrais vous demander quelque chose...

Mme MICHU. — Demandez, monsieur Mars, demandez, c'est pas défendu.

LE PÈRE MARS (*embarrassé*). — Je voudrais vous demander pour deux sous de marrons.

Mme MICHU (*servant en riant le garde-champêtre*). — En v'là des tots beaux... Mais si c'est pour votre souper, ça va vous donner le cauchemar toute la nuit.

LE PÈRE MARS. — J'adore les cauchemars, moi, ça me fais rêver de mes campagnes d'Afrique.

Mme MICHU (*se remettant à ficeler des poireaux avec le père Mars*). — Chacun son goût !... Et c'est tout ce qu'il vous faut ?

LE PÈRE MARS. — Ben non, mame Michu, je voudrais vous demander autre chose.

Mme MICHU. — Je vous écoute, monsieur Mars.

LE PÈRE MARS. — Ben voici.... Est-ce que ce se-

Au dîner des noces. — La mariée est pensive. L'époux se penche affectueusement vers elle, lui prend la main et, plaisantant :

— Qu'as-tu donc, chère amie, tu parais soucieuse ? Gage que tu penses déjà au divorce ?

Elle, distraite et naïvement :

— Oh ! pas encore.

Catégorique. — Une bien jolie phrase, dans le rapport d'un agent de police, au sujet d'un pauvre diable qui s'était jeté à l'eau et que l'on avait repêché à temps :

« Le nommé Poitevin, maréchal-ferrant, a tenté de se donner la mort pour mettre fin à ses jours. »

L'ordonnance de bébé. — Maman se promène avec bébé au bord de l'eau. Au bout d'un moment, la jeune maman dit à l'enfant :

— Nous allons rentrer, n'est-ce pas ? je me sens la tête un peu lourde...

— Eh bien, répond bébé, ôte tes cheveux !

Un fidèle. — Un agent conduit un vagabond en prison.

— Bon, dit le geôlier, te voilà encore, fainéant. C'est bien la sixième fois que tu reviens.

Le vagabond d'un air aimable, souriant :

— Eh bien quoi, ça prouve que la maison me plaît.

Recette

Potage julienne villageoise. (6 personnes — 2 et 1/4 heures.) — *Éléments* : 1 moyenne carotte, 1 moyen navet, 2 blancs de poireaux, un tiers de litre de lentilles, 1 litre et quart de bouillon léger, une cuillerée à café de « Maggi », une pincée de pluches de cerfeuil, 50 gr. de beurre.

Apprêts : Taillez carotte, navets et poireaux en fine julienne, c'est-à-dire en petits filets réguliers de 2 millimètres de côté. Assaisonnez d'une bonne pincée de sel, d'autant de sucre, rassemblez dans une casserole avec le beurre, et faites étuver doucement pendant 20 minutes. Mouillez d'un demi-litre de bouillon et finissez de cuire. — D'autre part et en même temps, mettez les lentilles (trempées à l'avance) en cuisson, avec une petite carotte coupée en quartiers et un oignon piqué d'un clou de girofle, et passez-les au tamis aussitôt cuites. Joignez cette purée à la julienne préparée, ajoutez le reste du bouillon et donnez 2 minutes d'ébullition. Au moment de servir, retirez la casserole du feu pour compléter le potage avec le « Maggi » ; versez dans la soupière et mettez les pluches de cerfeuil, dont, pas plus que le « Maggi », l'arôme ne supporte l'ébullition.

(*La salle à manger de Paris.*) LOUIS TRONGET.

rait dans vos intentions de rester veuve le reste de vos jours ?

Mme MICHU (*riant*). — Dites-donc, monsieur Mars, c'est-y une déclaration ?

LE PÈRE MARS. — C'est une supposition.

Mme MICHU. — Une supposition ?

LE PÈRE MARS. — Oui, mame Michu, une toute petite supposition que vous feriez vous-même !

Mme MICHU. — Que je ferais moi-même ? Je ne vous comprends pas, monsieur Mars.

LE PÈRE MARS. — Je vais m'expliquer : Mame Michu, supposez un instant que vous ayez devant vous un homme pas trop mal de sa personne, un homme dans mon goût, par exemple ; supposez encore que cet homme ait la hardiesse de vous dire : « Voulez-
être ma femme ? » Que supposeriez-vous que serait votre réponse ?

Mme MICHU. — Elle serait très nette, ma réponse. Et je vais vous la dire Mais ne laissez pas choir mes poireaux.

LE PÈRE MARS (*ramassant un ou deux poireaux*). — Non, mame Michu ?

Mme MICHU. — Je dirais au monsieur qui me tiendrait votre discours (*elle s'incline pour le saluer*) : Je suis bien votre servante, monsieur, mais je ne suis pas pressée de me remarier.

(*A suivre.*)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.